

Joseph Kessel

Avec les Alcooliques Anonymes



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Joseph Kessel

Avec
les Alcooliques
Anonymes

*Avant-propos
de Fabienne Deschamps*

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1960.*

Extrait de la publication

Né en Argentine en 1898 de parents russes ayant fui les persécutions antisémites, Joseph Kessel passe son enfance entre l'Oural et le Lot-et-Garonne, où son père s'est installé comme médecin. Ces origines cosmopolites lui vaudront un goût immodéré pour les pérégrinations à travers le monde.

Après des études de lettres classiques, Kessel se destine à une carrière artistique lorsque éclate la Première Guerre mondiale. Engagé volontaire dans l'artillerie puis dans l'aviation, il tirera de son expérience son premier grand succès, *L'équipage* (1923), qui inaugure une certaine littérature de l'action qu'illustreront par la suite Malraux et Saint-Exupéry.

À la fin des hostilités, il entame une double carrière de grand reporter et de romancier, puisant dans ses nombreux voyages la matière de ses œuvres. C'est en témoin de son temps que Kessel parcourt l'entre-deux-guerres. Parfois l'écrivain délaisse la fiction pour l'exercice de mémoire — *Mermoz* (1938), à la fois biographie et recueil de souvenirs sur l'aviateur héroïque qui fut son ami —, mais le versant romanesque de son œuvre exprime tout autant une volonté journalistique : *La passante du Sans-Souci* (1936) témoigne en filigrane de la montée inexorable du nazisme.

Après la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle il joue un rôle actif dans la Résistance, Joseph Kessel renoue avec ses activités de journaliste et d'écrivain, publiant entre autres *Le tour du malheur* (1950) et son grand succès, *Le lion* (1958). En 1962, il entre à l'Académie française.

Joseph Kessel est mort en 1979.

AVANT-PROPOS

En 1960, les lecteurs de France-Soir, dont j'étais, découvraient avec un étonnement incrédule des Martiens d'outre-Atlantique : des ivrognes qui, au lieu de se cacher derrière leur bouteille avec toute la honte qui convenait à leur état, proclamaient bien haut : « Je m'appelle John S., je suis alcoolique », et en avaient même l'air vaguement fier.

À la même époque, toujours aux États-Unis, les Alcoholics Anonymous, sur lesquels Joseph Kessel était en train de faire l'un des meilleurs reportages de sa carrière, se désolaient en pensant que jamais leur mouvement ne pourrait s'implanter en France, pays où le vin — qui n'est pas de l'alcool, selon une opinion fausse et communément admise — jouait un si grand rôle culturel.

Pourtant, à la fin de cette même année 1960, au moment où les articles de Kessel, réunis en volume et intitulés Avec les Alcooliques Anonymes, paraissaient chez Gallimard, un premier groupe — quatre hommes seulement — ouvrait ses portes à l'église américaine du quai d'Orsay. À l'heure actuelle, dans la

France entière, de nouveaux groupes continuent à se former un peu partout : à Paris et en province, dans les hôpitaux, les prisons, les centres de soins psychiatriques ; ils sont, en 1985, plus de deux cent cinquante.*

Depuis Noé et la première vigne, on n'a su qu'inventer en matière de lutte contre l'alcoolisme : les sanctions les plus sévères rejoignaient l'impuissance de la science et de la religion ; les médecins s'exaspéraient devant ces « faux » malades qui n'avaient rien à faire chez eux. Et puis, en 1935, un événement eut lieu — Kessel nous le raconte, ici, admirablement ; l'un de ces événements restés d'abord inaperçus, parce qu'ils se passent dans la tête et dans le cœur des hommes, mais que l'Histoire se charge parfois de remettre à leur juste place. À un moment particulièrement dramatique de son existence, un ancien courtier de Wall Street, abstinent depuis peu alors que l'alcool l'avait mené aux portes de la folie, comprit dans une intuition fulgurante une chose toute simple : pour rester sobre, un alcoolique a besoin d'aider un autre alcoolique. Personne, apparemment, n'y avait pensé avant lui.

Besoin : toute l'étonnante efficacité des Alcooliques Anonymes est là. Et aussi dans un autre mot, que j'extrais de l'un des textes qui leur servent de statuts : « La seule condition pour devenir membre de cette fraternité est un désir d'arrêter de boire. » Besoin, désir : deux termes qui sont au cœur de chaque existence humaine. Les A.A. ne se veulent ni croisés ni prédica-

* Cinq cent quatre-vingt-quatorze en 2013.

teurs ; ce n'est pas le sens du devoir qui les anime, ni même la charité chrétienne, mais le désir profond de vivre sans alcool — de vivre, simplement : quand on boit, on ne vit pas, on survit, tant bien que mal. Et, tout aussi forte que ce désir, l'impérieuse nécessité du recours à l'autre, de secourir l'autre pour garder sa propre sobriété.

Bien sûr, les Alcooliques Anonymes n'ont pas inventé la tempérance : d'autres sociétés les avaient précédés. Mais ils sont, à ma connaissance, le seul mouvement véritablement universel, implanté dans le monde entier : un million et demi de membres aujourd'hui*, et leur nombre ne cesse de croître. Deux A.A. seulement dans le groupe tout neuf de Châteauroux ou de La Croix-Valmer, mais mille deux cents réunions par jour à Los Angeles...

Ce ne sont pas seulement les Alcoholics Anonymous, mais bien le vrai visage des Alcooliques Anonymes que l'on découvrira ici. L'aspect proprement américain n'est qu'un vernis d'exotisme ; il suffit de le gratter d'un doigt léger pour qu'apparaisse la similitude profonde qui unit les A.A. de New York, de Tokyo, d'Abu Dhabi ou de Louviers (Eure). À un détail près : en Amérique, les fleuves sont plus larges, les gratte-ciel plus hauts, les fortunes plus impressionnantes que partout ailleurs ; les alcooliques y sont aussi plus spectaculaires, du moins ceux que Kessel y a rencontrés. Flair de reporter qui sait d'emblée retenir les meilleurs sujets, ou signe des temps ?

* Plus de deux millions cent trente mille en 2013.

On peut se demander s'il existe encore, à l'heure actuelle, autant de P.-D.G., d'avocats célèbres, de femmes du monde que la déchéance alcoolique a réduits à l'état de clochards avant qu'ils ne retrouvent, grâce aux A.A., leur dignité perdue et leur statut social. En France, aujourd'hui, ces êtres d'exception ne sont guère nombreux ; je dirais plutôt que les A.A. y forment une société merveilleusement ordinaire, j'entends à l'image exacte de la société dont ils sont issus.

Qui sont-ils, ces hommes et ces femmes qui un jour, au bout du malheur, viennent frapper à la porte des Alcooliques Anonymes ? Vous et moi. Des mères de famille et des directeurs de banque, des médecins et des ouvriers, des boulangers et des secrétaires, des étudiants ou des retraités. Disparité tout apparente, tant est fort le lien qui les unit : une même traversée de l'enfer et, plus tard, une commune renaissance grâce à la souffrance dépassée mais non oubliée.

Bien souvent, les A.A. sont leur dernière chance. Ils y arrivent prêts à tout, et leur soulagement est immense lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on ne leur demande rien. Rien d'autre qu'un prénom : l'état civil, l'âge, la profession, l'appartenance sociale resteront à jamais ignorés. Rien qu'un prénom ; mais surtout, ni engagement ni promesse d'aucune sorte : qui serait mieux placé que des alcooliques, fussent-ils anonymes, pour savoir le bien-fondé de l'expression « serment d'ivrogne » — puisque, dans son combat solitaire et perdu d'avance contre la bouteille, celui qui boit a aussi peu de prise sur son alcoolisme qu'un diabétique sur son diabète ? Avec ces écorchés vifs, on se contentera de quelques suggestions :

apprendre à se faire aider, ne pas toucher à l'alcool juste pour aujourd'hui — demain est un autre jour ; venir souvent en réunion, écouter, beaucoup, et si l'envie de boire les tenaille, décrocher leur téléphone, appeler l'un des numéros qu'on leur aura donnés, et dire leur angoisse à l'ami parfois inconnu qui se trouve à l'autre bout du fil. À ceux qui vivaient depuis des années en se haïssant si fort, dans un tel dégoût, un tel mépris d'eux-mêmes, on tentera de faire comprendre qu'ils ne sont plus seuls, brebis galeuses dans la société des hommes ; qu'il existe désormais un lieu où ils seront entendus, compris, aimés. Dans l'une des salles que j'ai eu l'occasion de visiter, une inscription, au mur, m'avait frappée. Elle disait : « Juste pour aujourd'hui, j'ai décidé d'être heureux. »

Ce livre paru il y a vingt-cinq ans reste étonnamment actuel ; tout au plus nous surprendra-t-il un peu moins que ses premiers lecteurs. Car Joseph Kessel nous y fait part de deux étonnements. D'abord la façon extravagante dont les Américains boivent, non parce qu'ils aiment le goût de l'alcool, la détente, la joyeuse convivialité qu'il favorise, mais pour s'évader, s'assommer, s'anéantir. « Ce que j'ai découvert avec stupeur au terme de mon enquête, c'est que, pour des milliers d'hommes et de femmes, l'alcool, de moyen, devient une fin. » Il suffit d'assister à quelques réunions des Alcoo-liqués Anonymes — ou, parfois, tout simplement, d'ouvrir les yeux sur son entourage — pour se rendre compte qu'en la matière les Français n'ont plus rien à apprendre des Américains (ou ne serait-ce pas plutôt que Kes-

sel, jusqu'à ce reportage, n'avait fréquenté que ces gros buveurs dont il était lui-même — il n'en faisait pas mystère — et non de véritables alcooliques ?). Bien des A.A., pendant toute la durée de leur alcoolisme « pratiquant », pour reprendre leur jargon, ont détesté la saveur de l'alcool, qu'ils percevaient d'ailleurs à peine, tant leur sens du goût était hébété, anesthésié. Boire, pour un alcoolique, n'a jamais été un plaisir, mais une absolue nécessité, le seul recours qui lui était laissé pour ne pas devenir fou d'angoisse, pour faire taire, momentanément, une douleur d'être intolérable, pour se sentir, pendant quelques instants, en sécurité dans une zone frontière qui n'est ni la vie ni la mort.

Cette pulsion destructrice n'épargne pas même ceux auxquels la fortune a toujours souri : « Aux États-Unis, les hommes et les femmes dont les deux plus puissantes idoles américaines — l'argent et le succès — ont favorisé la vie fournissent proportionnellement le plus grand nombre d'alcooliques graves. En vérité, la situation, pour quelqu'un qui vient de Paris, est proprement incroyable. » On ne saurait dire qu'en France les alcooliques les plus atteints se recrutent systématiquement dans la jet society, même si l'alcoolisme mondain est une réalité bien connue. Notre pays compte aujourd'hui plus de deux millions d'alcooliques, trois millions, peut-être, de buveurs excessifs : nous sommes loin des deux cents familles, ou du Who is Who. Mais l'éthylisme à la Zola, le peuple noyant sa misère dans le tord-boyaux des assommoirs serait une image tout aussi fautive : l'ensemble des classes sociales communie maintenant dans « un alcoolisme d'aisance et de confort ». Les chif-

fres sont effarants : en France, un alcoolique meurt toutes les 27 minutes, nous dit le rapport Jean Bernard ; l'alcool y représente la troisième cause de mortalité, après les maladies cardio-vasculaires et le cancer.

Et encore : la moitié des décès par homicide, le tiers des suicides réussis, le tiers des morts sur la route et des hospitalisations psychiatriques sont dus à l'alcool ; dans l'ensemble des hôpitaux non psychiatriques, 60 % des hommes présentent des signes évidents d'imprégnation alcoolique...

Et là nous rejoignons le second étonnement de Kessel, devant « la conception nouvelle de ce mal que propose l'extraordinaire association qui en est issue » : l'alcoolisme n'y étant considéré ni comme un vice ni comme une tare, mais comme une maladie. Conception révolutionnaire, effectivement, encore au moment où paraissait ce livre — c'est en 1966 seulement qu'avec le docteur Fouquet l'alcoolologie fit son apparition dans les hôpitaux français —, mais que les Alcooliques Anonymes n'avaient nullement inventée : dès le début des années 30, un médecin new-yorkais, le docteur Silkworth, avait défini l'alcoolisme comme « une obsession mentale qui force [l'alcoolique] à consommer de l'alcool et une allergie physique qui [le] condamne à la folie et à la mort ».

Il n'est jamais simple de passer de la condamnation morale à l'aide thérapeutique mais, même si « une grande partie du corps médical français pense qu'il est inutile de perdre son temps et l'argent de la nation à s'occuper des alcooliques », comme l'écrivait, en 1982, l'hebdomadaire médical *Le Généraliste*, même si l'opinion publique continue à soutenir qu'avec un peu de volonté

il/elle pourrait s'arrêter, et à le/la considérer « avec mépris, avec dégoût, au mieux avec une pitié mêlée de répugnance », selon la formule de Kessel, l'idée que l'alcoolisme est une maladie, analogue au cancer ou à la tuberculose, commence à faire son chemin. Les médecins, hospitaliers ou non, traitent de plus en plus souvent les alcooliques comme des malades spécifiques, et de plus en plus souvent les adressent, parallèlement à leur traitement ou dès la fin de leur hospitalisation, aux groupes de ceux que l'on appelle encore parfois — toujours cette vieille ombre du péché qui nous effleure de son aile — « les buveurs repentis ».

« La découverte peut-être la plus étonnante et la plus poignante qu'il m'ait été donné de faire au cours d'une existence pourtant consacrée à la recherche de l'exceptionnel », écrivait Kessel à propos des Alcoholics Anonymous. C'est dans un autre monde en effet qu'il nous entraîne ; un monde où des hommes et des femmes qui ont connu l'extrême de l'angoisse, de la honte et parfois de la déchéance sociale sont aujourd'hui ressuscités des morts et comptent désormais — on le découvrira en lisant Avec les Alcooliques Anonymes — parmi les plus grands faiseurs de miracles de notre temps.

FABIENNE DESCHAMPS

Tous les renseignements concernant les
Alcooliques Anonymes
à Paris et en province
peuvent être obtenus aux
SERVICES GÉNÉRAUX A.A.
29, rue de Campo-Formio
75013 Paris
Tél. : 01 48 06 43 68

PREMIÈRE PARTIE

HONG-KONG ET MACAO, 1957. Nouvelle édition en 1975 (Folio n° 5246)

LE LION, 1958 (Folio n° 808, Folioplus classiques n° 30 et Classico collège n° 38)

AVEC LES ALCOOLIKES ANONYMES, 1960 (Folio n° 5650)

LES MAINS DU MIRACLE, 1960 (Folio n° 5569)

LE BATAILLON DU CIEL, 1961 (Folio n° 642)

DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE M. ANDRÉ CHAMSON, 1964

LES CAVALIERS, 1967 (Folio n° 1373)

DES HOMMES, 1972

LE TOUR DU MALHEUR, 1974. Nouvelle édition en 1998

 TOME I : La Fontaine Médicis — L'Affaire Bernan (Folio n° 3062)

 TOME II : Les Lauriers-roses — L'Homme de plâtre (Folio n° 3063)

LES TEMPS SAUVAGES, 1975 (Folio n° 1072)

MÉMOIRES D'UN COMMISSAIRE DU PEUPLE, 1992

CONTES, 2001. Première édition collective (Folio n° 3562)

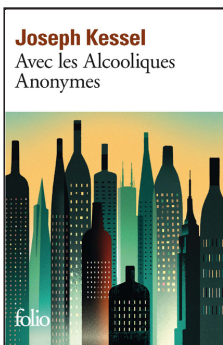
MAKHNO ET SA JUIVE, 2002. Texte extrait du recueil *Les cœurs purs* (Folio 2 € n° 3626)

UNE BALLE PERDUE, 2009 (Folio 2 € n° 4917)

REPORTAGES, ROMANS, 2010 (Quarto)

Aux Éditions de La Table Ronde

AMI, ENTENDS-TU..., 2006 (Folio n° 4822)



Avec les Alcooliques Anonymes
Joseph Kessel

Cette édition électronique du livre *Avec les Alcooliques Anonymes*
de Joseph Kessel

a été réalisée le 18 septembre 2013 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-07-045355-9 - Numéro d'édition : 252957).

Code Sodis : N55693 - ISBN : 978-2-07-249110-8.

Numéro d'édition : 252959.